

Ton prénom, comme un pont.

Quand tu étais enfant, tu m'as demandé pourquoi ton père et moi avons choisi de te donner un prénom russe. Je me doutais bien qu'un jour tu me poserais cette question et la réponse me paraissait toute simple puisque je suis moi-même issue de l'émigration russe. Pourtant, plus j'y pensais, plus je me demandais si cela était une raison suffisante pour que tu continues à porter cette trace en toi, pour que tu sois marquée toute ta vie par cette origine ?

Ce prénom te serait-il un poids, une fierté, ou bien ne signifiera-t-il plus rien ? Peut-être ne me le diras-tu jamais. Le plus triste serait que tu ne le saches pas. Je ne pourrais pas te forcer à aimer les chansons qui bercèrent mon enfance ni l'émouvant folklore que nous essayons de maintenir autour de notre famille. Je ne pourrais pas t'imposer d'apprendre à parler russe, si, au fond de ton cœur, ce mot ne veut rien dire. Ma seule chance pour que tout cela ne tombe pas dans l'oubli, c'est ton prénom, c'est lui qui te ramènera à tes origines, lui qui te servira de mémoire. Je n'ai pas voulu, en le choisissant, t'imposer une quelconque différence par rapport au pays où tu as vu le jour. Je voulais seulement, en souvenir de mes grands parents, te transmettre ce que je sais de notre famille, car ton prénom se murmure comme un chant, se dessine comme un pont entre eux et toi, ce sont trois syllabes qui résonnent comme l'écho de leur vie. Rien n'est pire qu'une question sans réponse, ou qu'une réponse incomplète. Cette réponse, je te la dois, la dire serait trop long, j'ai donc choisi de te l'écrire.

Le nom de mon père est difficile à écrire. Un nom de famille que l'institutrice écorchait à chaque rentrée des classes. Quelques têtes curieuses se retournaient dans les rangs pour me regarder : c'était mon visage sur ce nom. Ce nom déjà était un poids. Il fallait toujours l'épeler correctement, reprendre les personnes qui le déformaient, le répéter plusieurs fois. Ce n'était pas un nom comme les autres, il avait un étrange pouvoir car à lui seul il racontait déjà une histoire, celle de la Russie, et très jeune, je mesurai la fascination qu'exerçait cet immense pays sur les français. Le russe fut donc la première langue que me parla ton grand-Père. Pendant longtemps j'ai d'ailleurs cru que c'était la seule qu'il comprenait, car il avait mis un point d'honneur à ce que mon frère et moi ne lui adressions la parole que dans cette langue.

Le samedi matin, nous partions à la campagne, dans notre "*datcha*" de l'Oise. Nous y étions attendus par Babouchka et Diedouchka, les beaux-parents de ma grand-mère. C'était une vieille ferme tout en longueur. Un jardin s'étendait tout autour dans lequel se mêlaient les herbes hautes, les fleurs des champs et les rosiers. Ma grand-mère avait imprégné chaque mur, chaque feuille et chaque fleur de sa présence et sans qu'elle le veuille, cette maison n'était plus seulement celle des parents de son second mari, mais elle était vraiment devenue la sienne. Cela n'avait rien de ce que les Français appellent "une résidence secondaire", ni une élégante demeure avec un jardin à la française, ni non plus un de ces cottages bourgeois où passer le week-end. Ce n'était pas non plus une *isba*, bien-sûr, mais cela en avait le charme. C'était notre parenthèse, un *no man's land*, une parcelle russe parfaitement insoupçonnable de l'extérieur, un dernier refuge.

Les Russes aiment la terre, ils éprouvent un besoin irrationnel de nature, de campagne, de champs et de blé.

Quelles que soient leurs origines sociales, ils aiment tous quitter la ville, le monde, le bruit pour venir s'agenouiller devant un lopin de terre et y planter des fleurs, arracher des mauvaises herbes, faire pousser des laitues, enfoncer leurs mains nues entre les mottes noires, s'émerveiller d'un rayon de soleil à travers le feuillage d'un bouleau. Peut-être est-ce un peu de l'âme du moujik qui demeure au fond de nous et nous fait remercier ce bouleau d'être là, nous souvenir que là-bas ils sont plus nombreux, plus grands, qu'ils sont forêt, mais qu'ici, quelques bouleaux dans un jardin, ce n'est déjà pas si mal.

La cuisine embaumait de parfum de la kasha, ces graines de sarrasin qu'on laisse gonfler dans une casserole enfouie sous un matelas, et les kotlety. J'étais fascinée par les mains de ma grand-mère mélangeant énergiquement la viande à la mie de pain trempée dans l'eau et le lait.

Nous revenions de promenade pour l'heure du thé que notre vieille Babouchka nous servait autour du samovar brûlant, en nous montrant comment se sert un vrai thé à la russe. Babouchka avait longtemps vécu avec quelques cartons en guise de table de nuit, pensant qu'elle repartirait bientôt en Russie et qu'une telle table ne lui serait alors d'aucune utilité. Ainsi, la maison s'était meublée peu à peu de bric et de broc car on estimait futile de dépenser de l'argent dans l'acquisition de biens matériels trop luxueux.

Le matin, avec une élégance exquise, un béret noir sur la tête et le sécateur à la main, Diedouchka accueillait ma mère une rose à la main, en claquant légèrement des talons, il s'inclinait avec respect: "Pour vous, Madame", puis il repartait d'un pas lent dans le jardin.

Dès le printemps, nous sortions les tables et les chaises dépareillées sur la terrasse. Venir à l'improviste est une

coutume à laquelle les Français ne sont pas habitués, mais nous n'avions que faire de ces manières "*petit bourgeois*" comme disait mon père. Toute la famille se réunissait, oncles, tantes, cousins, cousines et souvent Tania, Boris et Katia, nos amis, nos voisins venaient sans prévenir avec des paniers remplis. On se serrait un peu, on installait quelques chaises en plus et pourvu qu'il y ait du saucisson, quelques kotletti et de la vodka, tout était bien.

Dans les conversations, le Français se mêlait au Russe et il n'était pas rare qu'au détour d'une phrase un mot français vienne remplacer un mot russe qui faisait défaut, ou bien l'inverse, mais cela se faisait naturellement, et nous emprunions sans cesse ces passerelles invisibles qui reliaient ces deux rives si éloignées. En regardant ma mère on disait "*Elle ne parle pas russe, mais attention, elle comprend tout !*" Ma mère ne parlait pas le Russe, mais elle le chantait et c'est autour du café que nous entamions des mélodies tsi-ganes aux nostalgiques accords mineurs.

Aimer cette tristesse, cela ne s'apprend pas. Aimer cette mélancolie, sentir sa gorge nouée aux premiers accords d'une balalaïka, laisser ses larmes couler sur ses joues sans pudeur tout en reprenant un refrain, se laisser envahir par cette tendre nostalgie, ce sentiment troublant et si difficile à définir, ce frisson qui nous enveloppe, cette émotion venue d'ailleurs, c'est peut-être cela qu'on appelle l'âme russe. Nous chantions et tapions dans nos mains, alors pendant un instant, un court instant seulement, nous semblions être suspendus entre ciel et terre, quelque part entre l'Oise et la campagne russe. Nous étions heureux. J'étais enfant.

Ma grand-mère s'appelait Zoïa, en grec cela veut dire la vie. Mais ses proches l'appelaient tour à tour Zoitchka, Zossik ou Zozo. Les Russes sont friands de cette interminable liste de petits noms affectueux qui s'allonge au gré de l'humeur de chacun et reflète la tendresse des sentiments.

Elle était belle et souriante.

Mais que cachait cet éternel sourire de slave Joconde? Quelle imperceptible douleur se dissimulait juste au bord de son cœur? Déceptions, illusions perdues. Sa vie ne fut qu'attente et promesses évaporées mais tout son visage n'était que sourire.

Du moins est-ce le souvenir que j'en ai.

Un matin, j'étais douillettement allongée avec ma grand-mère, dans son lit. Les images sont un peu floues pourtant je me souviens très bien qu'elle me parlait du sourire, de l'importance de sourire toujours et en toute occasion, qu'en souriant on pouvait tout obtenir.

— “Katioucha, ma chérie - me dit-elle - tu dois toujours sourire. Rappelle-toi que sur la Terre il ne faut voir que les fleurs, et dans le ciel, que les étoiles.”

Que me dit-elle d'autre ce jour-là que ma mémoire oublia?

Me parla-t-elle un jour de mon grand-père? Me confia-t-elle un secret, murmura-t-elle seulement son nom?

Ce pays déplacé, cette Russie emportée jusque dans ce jardin, nous rendait différents. C'est à peine si j'avais été étonnée de voir un jour arriver à la maison un prêtre

Orthodoxe, avec ses longs cheveux blancs et sa barbe de Père Noël qui recouvrait presque entièrement sa poitrine, il venait baptiser mon cousin et nous nous sommes rassemblés autour de la bassine de cuivre posée sur la table dans laquelle on plongeait entièrement le bébé. Les chants liturgiques envahirent la pièce dans une solennité profonde tandis que le lourd parfum de l'encens se répandait autour de nous. Cette Russie toujours vivante, qui nous dictait, comme un instinct de survie, que tout devait être maintenu. L'icône dans l'angle Est de la pièce principale, éclairée par la petite lumière rouge d'une lampatka, les gâteaux traditionnels des fêtes de Pâques, les koulitchi et la paskha comme une pyramide blanche que j'avais chaque année le privilège de garnir de fruits confits, les douzaines d'œufs multicolores. Et soudain, des odeurs de tables russes me reviennent en mémoire. Des tables comme nous seuls savons les faire, des plats croulants sous les siliodki argentées, pirogs brillants de beurre ou koulebiaki au saumon, le tout éclairé par une féerie de bougies reflétées dans les bouteilles givrées de vodka odorantes, et toujours cette mélodie de la langue russe à mes oreilles.

C'était la maison de mon enfance.

Une maison qui fut mise en vente à la mort de Zoïa, comme si ces murs n'avaient plus leur raison d'être, comme si, après son départ, nous devions tous nous séparer.

Et soudain, les querelles familiales éclatèrent, pareilles à ces violents orages d'été, quand le temps fut trop beau, et le soleil trop chaud.

Toutes les petites filles rêvent d'être des princesses.

Mes parents m'ont dit que j'en étais une et je les ai crus. J'ai cru sans comprendre, sans savoir ce que voulait vraiment dire ce mot, à un âge où princesse rime avec conte de fées.

J'ai toujours su que 1917 était une date à part. En famille on disait seulement "en 17" et cela résumait tout.

C'était une fin et un commencement, une date qui portait en elle toute la souffrance des milliers de russes arrachés à leur pays qui n'avait plus de nom mais seulement quelques initiales sifflantes dont on n'avait même pas envie de connaître le sens.

Les Russes avaient émigré par milliers après la révolution bolchevique de 1917. Mon grand-père, le prince Victor Nicolaevitch Gortchakoff, avait été l'un d'entre eux, il était mort au Maroc au début des années trente, laissant ma grand-mère veuve à vingt ans, mais nous n'en savions pas davantage. Personne ne parlait de mon grand-père. Jamais. C'était le "Grand-oublié" de la famille, il n'était jamais évoqué, son nom n'était jamais prononcé. On disait souvent que j'étais une "vraie" Gortchakoff et dans mon esprit d'enfant, je me demandais souvent à quoi cela pouvait bien tenir, ce que cela signifiait puisque nous ne savions rien de ce que pouvait être un Gortchakoff, une sorte d'espèce en voie de disparition...

Notre arbre généalogique était incomplet et Zoïa conserva toute sa vie un mutisme obstiné refusant même de répondre à ses enfants quand ils lui posaient des questions sur leur père. Nous avons beau retourner cet arbre dans tous les sens, les racines se trouvaient bien inscrites là, mais nous, nous étions comme des feuilles sans branche...

Pourtant dès mon plus jeune âge, mes parents ne cessèrent de me répéter que j'étais une princesse russe et qu'à ce titre je devais me plier à certains principes. Par exemple, porter un blue-jean pour aller à l'école relevait de l'exploit et cela contrariait mon père qui me regardait partir à l'école avec un air navré. L'autre problème concernait mes cheveux qui étaient longs et très blonds. Chaque été, au retour des vacances ils étaient décolorés par le soleil et la mer au point d'être presque blancs, puis

l'automne arrivait et mes cheveux se mettaient à foncer légèrement. A ce moment là je pouvais très nettement lire une sincère désolation dans le regard de mes parents. Je me sentais bizarrement fautive mais quel pouvoir avais-je sur mes bulbes capillaires? Ma mère commençait alors à rincer ma longue chevelure avec des décoctions de Camomille afin d'enrayer le fatal processus. Cette blondeur préservée était synonyme de Russie, mes deux longues nattes étaient un hommage aux héroïnes du folklore russe, je devais rester blonde à tout prix. Que mes cheveux se mettent à foncer, à devenir d'un blond moins éclatant aurait été perçu comme une sorte de trahison. Mon frère échappa à la règle, on le laissa perdre sa blondeur sans sourciller.

Ce mot de prince n'était qu'une idée, rien de plus, rien de concret. Ce grand-père mystérieux dont je ne savais rien, pesait sur moi de tout le poids de son titre encombrant. Au fil des années, j'en fis une sorte de personnage de légende, et je l'imaginais arrivant tout droit du front de l'Armée Blanche, galopant sabre à la main, sur la Côte d'Azur. Mais ces images sublimées restaient terriblement floues, sans consistance et personne ne pouvait faire de mise au point à ma place. Lorsque je commençai à me poser les vraies questions sur son identité, ma grand-mère était déjà partie le rejoindre pour l'éternité. Comme j'ignorais à quoi pouvait ressembler la Russie, je la peuplai de princes et de princesses des contes de fées que m'avait racontés Zoïa. J'imaginais des palais merveilleux, de grands oiseaux de feu volant dans des ciels immenses. Je savais qu'au fond des forêts infiniment sombres on rencontrait une vieille au nez crochu qui vivait dans une isba posée sur des pattes de poules et j'aimais Kaniok Garbounok, ce petit âne magique pour lequel mon père avait une nostalgique adoration. Quand les contes ne suffirent plus à nourrir d'images ce pays inconnu, le

cinéma me révéla d'intenses bonheurs : dans "*Katia*" c'était moi qui me promenais en traîneau blottie contre le tsar-Curd Jurgens, c'était moi encore qui valsais à en perdre la tête dans la salle de bal éclatante de lumière. Et chaque fois je pleurais sur le mot Fin comme on pleure un bonheur perdu. Michel Strogoff, c'était bien-sûr mon frère, Micha. C'est à lui que le tsar confiait de délicates missions et c'est à lui qu'on voulu brûler cruellement les yeux. Immobile, muette et bouleversée j'enchaînais avec le Docteur Jivago dont je tombais follement amoureuse. Le soir, avant de m'endormir, je faisais revivre ces personnages pour moi seule : Katia Dolgorouky devenait la sœur de Michel Strogoff et épousait Jivago après l'assassinat du Tsar. Tout était simple et pur. Les chansons parlaient de blés mûrs, de la Volga et de jeunes filles se promenant au bord des rivières. Bien plus tard, tout devint amer et tragique à l'ombre d'un "Soleil Trompeur" qui ressemblait aux cauchemars effrayants succédant aux rêves si tendres d'une enfance qui avait sans doute trop duré.

PUZZLE n.m.
(mot anglais). Jeu de
patience fait de
fragments de vie
découpés qu'il faut
rassembler pour
reconstituer une image.
Problème très
compliqué.